https://www.eecho.fr/nier-lexistence-des-chretiens-dorient-avant-le-2e-ou-3e-siecle/

Nier l'existence des chrétiens d'Orient avant le 2*e* ou 3e siècle : une conséquence du présupposé selon lequel les chrétiens gréco-latins auraient divinisé Jésus ?

Le christianisme a-t-il « divinisé Jésus » ? Chrétiens d'Orient et négationnisme

Edouard M. Gallez

Jésus a-t-il été « divinisé » par les chrétiens ?

Cette question apparaît régulièrement dans les débats académiques, ou même hors de tout débat puisqu'aux yeux de beaucoup, elle est déjà réglée par une réponse positive, s'appuyant sur des similitudes recherchées entre la dimension divine de Jésus telle qu'elle est exprimée dans le Nouveau-Testament, et la divinisation des Empereurs romains après Auguste, sans exclure des formes de divinisations dans telle ou telle autre civilisation antique. Ces similitudes sont-elles fondées ? Pourquoi en vient-on inévitablement à nier l'existence des chrétiens d'Orient avant le 2*e* ou le 3*e* siècle ? Quelle est la logique de ces raisonnements ?

Les comparaisons sont un peu comme les statistiques ; elles sont toujours intéressantes, mais il est possible de leur faire dire ce qu'on veut si on les présente de manière appropriée au résultat que l'on veut obtenir. C'est l'analyse qui est déterminante. Ici, il semble qu'un a priori domine toute analyse : un regard porté extérieurement sur ce que les chrétiens sont présumés croire, sans tenir compte de ce qu'ils disent croire. Aucun d'entre en effet eux n'a jamais dit que Jésus est « devenu Dieu » comme cela se disait des empereurs romains. Pourtant, d'aucuns prétendent montrer le christianisme a « divinisé » Jésus. L'originalité de cette étude révèle que les arguments avancés découlent les uns des autres, tout en analysant chacun pour lui-même. Et si le jeu des arguments s'emboîte logiquement, il convient alors de bien regarder le premier d'entre eux dont les autres découlent.

Un jeu d'arguments successifs (de A à G)

Ce premier argument, nous le nommerons « proposition A », tandis que les six qui en découlent successivement seront nommés « B » à « G ».

La « proposition A » pose la comparaison avec les divinisations païennes comme un fait établi :

- A : L'idée de diviniser, présumée a priori être chrétienne, vient de et correspond à une tendance du monde gréco-romain, ou plus largement païen (l'Égypte par exemple divinisait les pharaons).

Sur « A » se construit une cascade d'implications logiques :

- B : on déduit de la proposition « A » :
  vu que la présumée « divinisation » de Jésus ne peut en aucun cas être le fait de juifs, elle a donc été le fait de non-juifs, à savoir de païens « christianisés » (de l'Empire romain).
- C : on déduit de la proposition « B » :
  ce sont donc ces païens qui ont composé les évangiles, donc tardivement (après l'an 70, le temps de fabriquer la « divinisation ») ; et ils ne peuvent avoir composé les évangiles qu'en grec.[1] Conséquence annexe « C' » : ainsi, avant ces compositions en grec, les communautés chrétiennes juives n'ont donc rien produit (ou presque), et les traces de ce presque rien dans les évangiles grecs suggéreraient qu'elles voyaient Jésus simplement comme un homme.
- D : on déduit ceci de la proposition « C » :
  - D1 : Paul, dont on connaît la période des écrits (entre 51 et 64), est le premier à avoir divinisé Jésus ;[2]
  - D2 : sous l'impulsion de l'Empereur Constantin, le concile de Nicée (325) y a contribué de manière déterminante en fabricant le dogme de la « Trinité », en réponse à l'arianisme qui présente Jésus simplement comme une sorte de surhomme.
- E : on déduit de la proposition « D » :
  puisqu'il existe des communautés chrétiennes parlant l'araméen (donc d'origine juive) et professant la divinité de Jésus, et cela jusqu'à aujourd'hui, elles ne peuvent être qu'une excroissance de ce christianisme grec dans l'est syriaque de l'Empire romain, ou être la suite de la déportation de quelques populations gréco-romaines dans l'Empire parthe. Bref, elles n'ont pas pu exister avant la fin du 3*e* siècle.
- F : on déduit de la proposition « E » :
  les textes araméens (ou syriaques) du Nouveau-Testament ou *Peshitta NT* [3] ont donc été traduits du grec. Ainsi, ces textes ne doivent pas avoir d'intérêt ; pour un exégète, il est donc impensable (et dangereux pour sa carrière) de passer du temps à comparer systématiquement les versions en ces deux langues en vue de savoir quelle est la plus originelle. On ne fait pas une recherche dont on connaît déjà la réponse.
- G : on déduit de la proposition « F » :
  les groupes de langue sémitique qui, selon la recherche, tiennent Jésus pour un homme (non divin) seraient les vrais chrétiens ayant conservé le christianisme originel présumé être celui des apôtres – ces groupes, appelés parfois « sectes judéo-chrétiennes », sont qualifiés au choix de pré-pauliniens ou de pré-nicéens. Leur trace

---

[1] Une impressionnante et luxueuse publication de plus de 700 pages, subventionnée par le Ministère français de la Culture, *Après Jésus, l'invention du christianisme* (sous la direction de Roselyne Dupont-Roc et Antoine Guggenheim, Albin Michel, 2020), défend globalement cette thèse de la fabrication tardive d'un christianisme qui ne devrait pas grand-chose à Jésus, "hormis un repas *en mémoire de lui*, et une prière, le *Notre Père*", lit-on sur la page IV de couverture ; le reste a été « inventé », ce qui demande du temps : aux pages 21-22 l'évangile de Marc est daté de 71, ceux de Matthieu et Luc entre 80 et 85, et celui de Jean en 98. Beaucoup d'exégètes ne sont pas d'accord.

[2] Parmi les nombreuses discussions à ce sujet, celle-ci est assez synthétique : https://larevuereformee.net/articlerr/n200/jesus-ou-paul-qui-et-le-fondateur-du-christianisme.

[3] *Peshitta* signifie *tel quel*, *simple*, *sans glose*.

se retrouve par exemple dans le Coran (sauf si l'on croit que le texte coranique ait été une création *sui generis* divine).
Une question demeure : que pouvaient être ces groupes – étaient-ils « pré-pauliniens » ou postérieurs ?

La logique de cet enchaînement des sept propositions de A à G est imparable. Elle repose fondamentalement sur la proposition « A » : parler de la divinité du Christ, c'est parler de sa « divinisation ». Regardons avec attention la valeur de ce postulat, puis, plus brièvement, chacune de ses six implications successives, notamment pour voir si elles correspondent à ce qu'on connaît de la réalité historique.

LA PROPOSITION « A »

Dans le cadre de cette analyse, on pourrait présenter ainsi la proposition « A » : « les chrétiens croient que Dieu est présent en un homme (Jésus) » signifie : « les chrétiens ont divinisé un homme (Jésus) ». Cette proposition prétend comprendre la foi chrétienne. Elle serait légitime s'il n'en existait pas une autre : « Dieu est présent en un homme (Jésus) », qui signifie : « Dieu **s'est rendu présent** en un homme (Jésus) ». Passer sous silence cette seconde compréhension, qui est nettement plus évidente et qu'indiquent les écrits chrétiens, et faire comme si la première seule existait, n'est pas rationnel.

Si l'on analyse le problème plus avant, on perçoit que les deux compréhensions s'opposent radicalement : la foi chrétienne fait état d'un mouvement **descendant** (de la part de Dieu, et c'est ce qui a été appelé « incarnation »), tandis que la proposition « A » suppose un mouvement **ascendant** (élever un homme à devenir « dieu »).

Confondre mouvement **descendant** et **ascendant** relève d'une confusion grave. On remarquera que cette confusion, qui est une mécompréhension radicale, alimentait déjà les critiques faites aux Hébreux de la part des peuples anciens. Pour les païens enclins à « diviniser » des humains, que pouvait signifier l'attente juive (et biblique) d'un Dieu qui vient visiter son peuple ? Quelle valeur avait à leurs yeux le Temple de Jérusalem qui était le lieu d'une présence invisible et impalpable, suite à l'initiative d'un Dieu qui « descend » ? Et que pouvaient-ils penser de l'idée – ou plutôt de l'espérance – que ce Dieu vienne vraiment visiter son peuple, selon des prophéties où le *comment* ne ressort pas clairement du tout ? De plus, étaient-ils contents de voir les juifs considérer comme une abomination leur habitude d'introduire une statue dans un temple puis de la déclarer « dieu » ? Au long de l'histoire, des Hébreux ont été tentés de concilier ces positions inconciliables – on pourrait dire ainsi que cette tentation d'amalgamer les cultes juifs et païens est l'ancêtre de la proposition « A ».

On peut le dire d'autant plus que la réponse à cet amalgame a été donnée dans l'Antiquité déjà, par un juif. Au début des années 40 de notre ère, le philosophe juif alexandrin Philon († 45) nota dans un passage de sa *Legatio ad Caïum*, après être venu à Rome et y avoir vu l'empereur Caïus Caligula s'exhiber publiquement déguisé en Jupiter : "Dieu se changerait plutôt en homme que l'homme en Dieu".[4]

Comme juif, il fut choqué par cette mascarade (il l'écrit après 41, une fois que Caïus est décédé). Ce philosophe d'Alexandrie a parfaitement compris et exprimé l'opposition radicale

[4] Philon d'Alexandrie, *Légation à Caïus*, trad. Delaunay, Paris, Didier, 1870, p.310 (§ 118).

existant entre la vision religieuse juive et celle des païens. Il a pu la formuler par lui-même, mais il est possible aussi qu'il ait entendu parler de la foi chrétienne : à Alexandrie, il pouvait rencontrer de nombreux juifs disciples des apôtres.[5] Son expression « se changer en homme » correspond en effet à la manière de parler des premiers milieux juifs chrétiens – on la trouve dans des apocryphes.[6] Et sous une forme précisée, on la trouve aussi dans le Nouveau-Testament notamment dans ce passage de Paul, où il parle de la « descente » de Dieu dans la nature humaine :

> *"Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu ; mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, …*" (*Lettre aux Philippiens* 2, 6-7).

Aucun parallélisme ne devrait donc être intellectuellement possible entre la foi chrétienne et les cultes païens. C'est en vertu d'une logique interne étrangère au christianisme qu'un système de pensée peut produire une telle confusion. Pour illustrer le problème, prenons l'exemple du discours islamique.

Pour l'Islam, le texte coranique est littéralement révélé par Dieu via la parole d'un ange dictant le texte au messager (*rasul*) Mahomet. Or, un de ses versets se lit ainsi :

> "Quand Dieu dira : ʿÎsa (Jésus), fils de Mariam, as-tu dit aux gens : Prenez-moi **et ma mère** pour deux divinités, à côté de Dieu ?" (sourate 5 verset 116)

La logique interne du discours islamique exige donc que les chrétiens aient pour Trinité **Jésus**, **Marie** et **Dieu** – c'est écrit dans le Coran, donc Dieu l'a dit littéralement. C'est ce qui est enseigné partout en islam, du moins là où les chrétiens ont peu d'influence de sorte que

---

[5] Si l'on en croit les *Actes des apôtres* (18,24-25), un ancien disciple de Jean le Baptiste, Apollos, originaire d'Alexandrie, parcourait l'Asie mineure autour des années 44 pour parler du Christ – Paul, à Antioche, lui parla du baptême dans l'Esprit Saint dont il n'avait pas entendu parler. Cet Apollos n'avait donc encore rencontré aucun des apôtres ni aucun de leurs disciples mais, dit cependant le texte, "il avait été instruit de la voie du Seigneur" ; à Alexandrie ?

[6] Dans quelques « apocryphes », on peut lire des formulations très proches. Celles qui sont données ci-après sont essentiellement tirées des *Testaments des Douze Patriarches*. Pour cette question très complexe, voir *Le messie et son prophète*, tome I, 2005 – section 1.4.2.1 *Thématique de la venue de Dieu et double Visite*, p. 166s.

manuscrits	Dieu Lui-même vient	Il prend un corps/ un aspect	Il sauve /délivre	de la captivité
Test.Aser 7,3 – tous	Le Très-Haut viendra Lui-même	parlant par l'intermédiaire d'un homme (ἄνερ)	sauvera Israël et toutes les nations	—
Test.Zab. 9,8 – 50%	Le Seigneur Lui-même	sous l'aspect d'un homme (ἐν σχήματι ἀνθρώπου)	délivrera	toute la captivité des fils des hommes
Test.Siméon 6,5.7 – tous	Le Seigneur Dieu viendra	comme un homme prenant un corps (σῶμα)	sauvera par lui le genre humain	—
Test.Benj. 10,7.8	Le Roi des Cieux paraît sur terre / Quand Dieu	en forme (μορφὴ) d'humble / vint en chair (ἐν σαρχι)	—	—
Ap.Elie 1,6-7	Le Dieu de gloire vient chez nous	s'est transformé en homme	afin de nous sauver	de la captivité

cette assertion ne soit pas immédiatement tournée en ridicule. Et si un chrétien conteste, la réponse à lui rétorquer est déjà toute prête dans le Coran :

"Regarde comme ils mentent contre eux-mêmes" (sour. 6, v.24).

En fait, les commentateurs musulmans anciens [7][7] savaient encore que l'expression « mère de Jésus » (ici : « ma mère ») désigne là l'Esprit Saint, selon une manière de parler propre à la tradition de l'Église araméenne (aujourd'hui encore), les plus anciens écrits spirituels syro-araméens en témoignent [8].[8] L'ironie du verset 5,116 porte sur le fait que Jésus juge et condamne les chrétiens, et non pas sur une formulation trinitaire très classique en contexte syro-araméen. Mais un grave problème de logique interne islamique et islamologique se pose alors.

En effet, si ce contexte constitue l'explication obligée d'un verset du Coran, il détermine aussi le cadre de la naissance de l'islam : on est donc amené à envisager pour l'islam un lieu originel dans le nord de l'Arabie et plus du tout dans le Hedjâz. Cela est inacceptable pour l'islam. Durant ses cent cinquante premières années, l'islamologie également ne voulait d'autre lieu de naissance de l'islam que La Mecque, vu qu'elle prenait pour point de départ le discours islamique. Des islamologues ont même inventé l'existence de « Mariamites » adorant Marie pour justifier la compréhension islamique littérale de ce verset 5,116. Cette invention, fondée sur une erreur, a été reprise par la propagande islamique actuelle pour commenter ce verset en se moquant de la foi des chrétiens [9].[9] Il a fallu attendre l'an 2005 pour que cette erreur grossière soit dénoncée [10][10], alors qu'il suffisait à tout chercheur d'aller interroger n'importe quel chrétien araméen (chaldéen ou assyrien) pour être détrompé.

On voit donc que la logique interne peut prévaloir sur la connaissance ou sur la simple information, même dans un milieu de chercheurs. Tel est aussi le cas de la confusion entre la foi chrétienne et certaines conceptions païennes, qui nous occupe ici. Il est possible que la commodité y soit pour quelque chose : on ramène toujours ce qu'on connaît mal à ce qu'on connaît déjà. En entendant parler, souvent sommairement, de groupes d'ascendance juive ayant nié très tôt la divinité du Christ, des chercheurs ont conclu que leur conception purement humaine de Jésus serait le vrai christianisme originel, et donc que parler de la présence de Dieu en Jésus serait une croyance postérieure, influencée par la pensée païenne grecque. C'est logique mais erroné : les groupes dits « judéochrétiens » auxquels ils se réfèrent dans cette discussion sont en réalité postérieurs, « ex-judéochrétiens » au sens où il s'agit de juifs ex-chrétiens ; dans la *première lettre* de l'apôtre Jean, on lit à propos de ces ex-judéochrétiens qui "nient le Père et le Fils" :

---

[7] Tabarî, al-Baydawî, al-Zamahšarî, al-Jalâlayn ou d'autres encore moins connus : tous indiquent à propos de ce verset 5,116 qu'il s'agit de l'Esprit-Saint et non pas de la Vierge Marie – cf. Azzi Joseph, *Le prêtre et le prophète : aux sources du Coran*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001, p.169.

[8] Par exemple chez Saint Aphrahate (dit *le Sage de Perse*). La dimension « maternelle » de l'Esprit est tellement habituelle dans la théologie de l'Eglise de l'Orient, qu'il l'applique au chrétien : il existe un danger, écrit-il, que celui qui se marie oublie "son Père et **l'Esprit Saint sa mère**" (*Les exposés* [écrits entre 336 et 345], trad. Marie-Joseph Pierre, *Sources Chrétiennes* n° 359, Paris, Cerf, 1989, t.2 p.791).

[9] Cf. l'intervention d'Hichem Djaït dans *Jésus et l'islam* : youtube.com/watch?v=qO-d-L8agH0&feature=youtu.be&t=2m14s. Il arrive en effet qu'en banlieue et vivant entre eux, les musulmans ne voient jamais un seul chrétien, de sorte qu'ils croient n'importe quoi au sujet de la foi chrétienne.

[10] Voir http://lemessieetsonprophete.com/annexes/marie-dans-la-trinite.htm.

> “Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n’étaient pas des nôtres ; car s’ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous, mais cela est arrivé afin qu’il fût manifeste qu’eux tous ne sont pas des nôtres” (1Jn 2,19).

Le problème est l'ignorance assez répandue de l'adhésion en très grand nombre de juifs au message des apôtres et de leurs disciples, et celle du retournement de certains d'entre eux qui ont créé un **phénomène religieux nouveau**, un courant qui sera à l’origine de beaucoup d’avatars par la suite. L’opposition ne se situe donc pas entre un monothéisme juif et une influence païenne polythéiste, mais entre le christianisme des apôtres à fondement juif et les doctrines opposées à celle des apôtres, à fondement juif aussi, et qui méritent la qualification de « post-chrétiennes » (voir note 24).

En fait, la confusion inhérente à la proposition « A » a créé un flou occultant tout un pan de la recherche sur la formation des oppositions aux apôtres. Le *Contra Haereses* de saint Irénée de Lyon, à notre disposition depuis le dernier quart du 16*e* siècle (ce livre ainsi que la *Démonstration de la prédication apostolique* étaient inconnus auparavant), ne semble toujours pas être pris comme livre de référence pour l’étude du christianisme des origines et des groupes qui en ont dérivé.

Il apparaît donc que la proposition « A » ne rend pas compte de la foi des apôtres, mais invente une sorte d’inversion de celle-ci. C’est regrettable au point de vue scientifique. Les conséquences successives de cette erreur injustifiable forment malheureusement un ensemble de convictions assez répandues en milieu académique.

Passons en revue ces conséquences B à G.

LA PROPOSITION « B »

Cette proposition découle de « A » : la « divinisation » de Jésus a dû être le fait de non-juifs, à savoir de païens « christianisés » (de l’Empire romain). Il convient de dire un mot du cadre historique dont la méconnaissance favorise l’adhésion à la proposition « B ».

Les apôtres étaient juifs, tout comme les premiers Papes ainsi que la grosse majorité des chrétiens durant au moins un siècle. Comme l’explique Paul, les non-juifs sont venus se greffer sur l’olivier hébréo-araméen solide – et il fallait que cet olivier soit solide car, dès le début, les apôtres et leurs disciples sont partis évangéliser toutes les parties du monde alors accessibles mais si diverses, jusqu’en Inde et en Chine [11].[11] Il en résulta très vite une diversité de communautés ; « l’olivier » commun hébréo-araméen biblique et cultuel assurait l’unité, en particulier l’unité liturgique (les Indiens de Saint Thomas célèbrent aujourd’hui encore en araméen).
Quand on découvre l’ampleur du christianisme hébréo-araméen des apôtres dans le monde de ce temps, l’idée sur lui d’une influence de « païens christianisés » fait sourire.

LA PROPOSITION « C »

Découlant de la précédente, cette proposition suppose que ce sont donc ces païens christianisés qui ont composé les évangiles, donc tardivement (après l’an 70, le temps de fabriquer la « divinisation ») ; et, bien sûr, ils ne peuvent avoir composé les évangiles qu’en grec. En conséquence, les communautés chrétiennes juives n’ont rien produit (ou presque)

11

avant ces textes en grec, et les traces de ce presque rien dans les évangiles grecs doivent suggérer qu'elles voyaient Jésus simplement comme un homme.

Ici, nous abordons le problème de fond de l'exégèse occidentale, posé par les Protestants allemands à partir de la fin du 16*e* siècle. Par anti-romanisme, ces derniers se sont tournés exclusivement vers les manuscrits grecs, les estimant a priori meilleurs que les textes latins de l'Église catholique. Certes, on n'oubliait pas les autres langues – dans *Pantagruel*, Rabelais indique encore qu'il faut apprendre l'araméen (le *chaldéen* écrit-il) –, mais, en pratique, les manuscrits en ces langues faisaient grandement défaut. Ceux-ci n'ont été disponibles qu'à partir de la fin du 19*e* siècle, du fait de la rareté des contacts avec les chrétientés de l'Orient auparavant ; et au 20*e* siècle, à la suite des immigrations massives de chrétiens d'Orient persécutés, des liens plus nombreux ont pu se nouer.

Néanmoins, aujourd'hui encore, aucune place sérieuse n'est faite à ces chrétiens dans le monde académique parmi les enseignants, et les évangiles sont toujours présentés comme le fruit de rédacteurs grecs – même si on commence à se demander s'ils ne sont pas faits originellement de compositions narratives plutôt que de rédactions. En tout cas, presque personne encore n'entreprend de comparer systématiquement d'un côté les meilleurs textes manuscrits grecs (répartis en sept ou huit familles irréductibles entre elles, ce qui pose un sérieux problème), et de l'autre, les manuscrits syro-araméens (qui forment une seule famille). Et on continue d'affirmer de manière dogmatique que les textes araméens ont été traduits du grec **[12]**.[12] Ceux qui ont des doutes et veulent comparer les textes, comme le Protestant Jan Joosten, risquent gros **[13]**.[13]

Rationnellement, il est pourtant très difficile de croire que les juifs chrétiens n'aient pas composé de récits en araméen qui était leur langue (et celle de Jésus), alors qu'ils évangélisaient dans toutes les directions du monde et que l'araméen (et non le grec) était la *lingua franca*, l'anglais de l'époque **[14]**.[14] Et ce n'est pas tout. Les juifs faisaient partie des civilisations orales, même si tous les hommes devaient être plus ou moins capables de lire les écrits sacrés lors du culte synagogal. Ainsi, pour les juifs chrétiens, si l'important était la transmission de bouche à oreille et de cœur à cœur, la mise par écrit comme aide-mémoire répondait à une nécessité originelle. Ce qui est une transmission sacrée doit être gravée sur la pierre – sur des parchemins en l'occurrence – à l'exemple des Écritures. L'*Évangile* au sens premier d'*Annonce* faite de divers récitatifs évangéliques (cf. Ga 2,2 ; Rm 2,16 etc.) reçoit ce rang d'Écriture, comme en témoigne la *Première lettre à Timothée*, datant probablement de l'an 57.

En effet, Paul cite là une parole de Jésus parallèlement à une citation de la Torah :

> "**L'Écriture dit** : *Tu ne muselleras pas le bœuf qui foule le grain* (cf. Dt 25,4 ; 24,15),
> **et encore** : ***l'ouvrier est digne de son salaire***" (1Tm 5,18).

Or la seconde citation **n'existe qu'en Mt 10,10 et en Lc 10,7** !15**[15]** Aux yeux d'un juif chrétien en l'an 57, quel texte pouvait avoir une autorité d'Écriture sacrée, sinon un aide-

12

13

14

15

mémoire tel que l'évangile selon Mt qui était alors utilisé (prioritairement) dans la liturgie comme l'était la Torah ?

Au reste, la conviction que les évangiles existaient sous forme écrite bien avant la première « guerre juive » (66-70) n'est pas rare chez les exégètes travaillant sur le grec et découvrant l'exégèse narrative. Cependant, peu encore perçoivent que les aide-mémoire de récitation publique en araméen ont été les sources des traductions en grec (et en d'autres langues), directement ou à l'occasion de traductions simultanées mises par écrit : c'est systématiquement en araméen que les apôtres et autres témoins de la résurrection donnaient leur témoignage qui, si nécessaire, était traduit en grec ou en latin par des interprètes, par exemple Marc pour ce que disait Pierre **[16]**.[16]

Il est possible que les premières mises par écrit en grec ou latin aient été privées, les gens de ces langues n'étant plus de culture orale (mais écrite) et retenant moins bien par cœur que les araméophones. En tout cas, le besoin de diffuser des mises par écrit officielles se fit tôt sentir, aussi à cause de la dispersion vers 37 de la communauté de Jérusalem menacée par des troubles, elle qui donnait le ton liturgique aux autres communautés chrétiennes : en urgence, Matthieu dut fixer un écrit de référence pour la liturgie **[17]**.[17]

Le défi de l'exégèse serait de retrouver le jeu de l'oralité araméenne, à partir des témoignages répétés rigoureusement par les témoins eux-mêmes puis par leurs disciples dès les années 30. S'il existe une difficulté à discerner ces témoignages-récitatifs dans nos évangiles, c'est parce qu'ils y sont fréquemment enchevêtrés ; ceci tient à la manière dont les évangélistes ont organisé ces récitatifs par exemple en fonction du calendrier [18]**[18]** ou en vue de la médiation des mystères révélés, comme dans le cas de Jean **[19]**.[19] Les compréhensions nouvelles qui se dessinent rendent caduques une exégèse fondée presque exclusivement sur le grec et qui a près de quatre siècles déjà. Pour se justifier, elle prétendait que les chrétiens araméens d'Asie (et de l'est de l'empire romain) auraient perdu leurs textes à la suite du *Diatessaron* de Tatien, puis qu'ils les auraient retraduits du grec au 5*e* siècle avec l'Évêque Raboula d'Édesse. Il s'agissait d'un mythe académique commode pour ne pas avoir à s'intéresser sérieusement aux textes araméens.

LA PROPOSITION « D »

La proposition « D » tendait à préciser comment la divinisation de Jésus aurait été inventée – par Paul d'abord puis par la définition trinitaire du concile de Nicée (325).

La question posée porte sur une mécompréhension des discussions dites christologiques : certains chercheurs en effet ont cru qu'elles portaient sur la divinité du Christ elle-même, alors qu'elles portaient uniquement sur la manière d'exprimer celle-ci. Certes, « l'arianisme » niait la divinité du Christ, mais aucun arien n'a été convié au Concile de Nicée qui s'est précisément réuni contre cette négation. Nicée n'a pas inventé de « diviniser » Jésus, et d'innombrables définitions ou expressions trinitaires existaient auparavant, à commencer par celles des évangiles.

16

17

18

19

Le problème à l'époque, pour les responsables chrétiens, était de faire face à l'arianisme en s'accordant sur des formules de foi. Cependant, ayant lieu en grec, les discussions de Nicée et des conciles postérieurs furent marquées par des manières de voir et de raisonner propres aux Byzantins, lesquels voulaient tout ramener à des définitions conceptuelles. Or l'arianisme n'est pas un jeu de concepts où il manquerait des pièces du listing catholique, mais d'abord une volonté de dévaloriser le Christ glorieux à venir pour réinvestir ailleurs la valeur qui lui est ainsi enlevée : sur le pouvoir politique (ou sur la conception qu'on en a). La négation de la divinité du Christ est plus une conséquence qu'une cause, et il était commode de se focaliser sur ce concept.

En fait, le Concile de Nicée ne tint pas suffisamment compte des différences de culture et de langue, ce qui conduisit finalement à créer davantage de problèmes que ceux qu'on prétendait résoudre : lors du concile de Chalcédoine (451), les Églises apostoliques qui ne parlent pas grec seront finalement exclues – on les appellera « préchalcédoniennes ». Il existe en effet un danger inhérent à la mise en concept de la vérité révélée (ou même de toute vérité). Prenons l'exemple du terme araméen de *qnoma*, employé par Jésus et qui se trouve plusieurs fois dans le Nouveau Testament araméen : il fut au cœur de certaines divergences, car il ne correspond ni au concept grec d'ουσια (« nature »), ni à celui d'υποστασις (« hypostase ») par lequel on essayait de le rendre en grec. Qu'est-ce que Jésus a voulu dire finalement ? Bonne question...

Pour certains islamologues ou universitaires engagés dans l'interreligieux, tout cela est trop compliqué : si des Églises ont été mises à l'écart (les Araméens de l'Église de l'Orient désormais désignés sous le sobriquet de « nestoriens », les Coptes, les Arméniens, les Jacobites), c'est parce qu'elles auraient défendu des christologies comparables à celles de groupes opposés à la foi des apôtres et niant la divinité du Christ. Une légende islamologique universitaire s'est ainsi constituée, peut-être influencée par une légende islamique **[20]** : elle a imaginé que la christologie du Coran (qui nie violemment la divinité du Christ) s'inspirerait de celle de l'Église araméenne de l'Orient. On lisait encore il y a peu :

"Le Coran… appartiendrait lui-même, à l'origine, à une mouvance de chrétiens restés prénicéens, c'est-à-dire des Églises ou des communautés chrétiennes qui n'ont pas accepté le dogme de la Trinité défini au concile de Nicée" [20][21].

Pourtant, il suffit de lire Jean de Damas qui, vers 735, compare l'islam avec l'arianisme et en aucun cas avec la pensée de l'Église de l'Orient, pour être détrompé. Ou parler avec des chrétiens araméens, ou coptes, ou autres.

Évidemment, si la « christologie islamique » ne se rattache aucunement aux discussions christologiques de Nicée ou postérieures, l'universitaire occidental est obligé d'en chercher des origines plus lointaines : dans un phénomène postchrétien juif, qui remonte en fait à la fin du temps apostolique [21] **[22]**. C'est ennuyeux, car alors il doit revoir son discours convenu sur les origines de l'islam, dont la version laïcisée a imaginé un Mahomet se fabriquant une nouvelle religion en entendant ce qui se disait ici et là sur les prophètes bibliques ou sur Jésus. Pour le coup, il serait presque davantage rationnel de croire en la dictée du texte coranique faite par un ange, un texte qui serait à l'origine de l'islam, plutôt que de croire en cette version laïcisée.

20

21

En fin de compte, la volonté de justifier la « christologie islamique » par des débats théologiques conciliaires cache des enjeux qui n'ont rien de rationnel : justifier l'islam et disqualifier le christianisme. On peut y voir sans doute aussi une grande paresse : si tel concile tente de définir la Trinité, il est plus facile de penser qu'auparavant on n'y croyait pas, plutôt que d'essayer de comprendre de quoi il s'agit dans l'enseignement du Nouveau Testament déjà.

Pour un intellectuel, le christianisme présente en effet une grosse difficulté : malgré tous les efforts entrepris, il ne se met pas en concepts et en définitions – pas plus que la vie. Justement, le christianisme est une question de vie. Prenons l'exemple de cette parole de Jésus "Ta foi t'a sauvé" (six fois dans les évangiles), à laquelle il convient d'ajouter ce verset avec le même verbe : « il sauvera le peuple de ses péchés » (Mt 1,21). Le verbe *sauver* a un certain rapport avec *guérir* – ce sens est évident dans le verbe grec *sôzô* qu'on traduit toujours simplement par *sauver* –; mais l'affirmation "la foi sauve" sortie de son contexte a fini par suggérer un salut éternel déconnecté de la vie terrestre concrète, sans lien avec la guérison. Or, en araméen, le verbe dit précisément cela avec force : "Ta foi t'a **vivifié**", et son occurrence en Mt 1,21 indique que Jésus rend la vie au peuple sur (ou malgré) ses péchés. Avant toute autre considération, il est question de vie, d'une vie (re)donnée dès ici-bas. Pas d'un concept (le salut). Les définitions, chères au monde byzantin puis latin, ne sont pas inutiles, mais elles ne seront jamais que des poteaux indicateurs, non des éclairages (sinon en creux, pour dire là où il ne faudrait pas s'aventurer).

Les définitions ne constituent donc pas un critère, car ils permettent moins de dire positivement ce qui est chrétien que ce qui ne l'est pas – c'est pourquoi, la plupart du temps, les définitions sont carrément négatives (« *anathema sit* », définissant ce qu'il ne faut pas croire). Alors, quel pourrait être le critère positif et fondamental de la foi chrétienne ? Il est simple comme l'est une question de vie – d'où, paradoxalement, sa difficulté.

Yeshu'a (Jésus) signifie « Il sauve » en hébreu (ou alors le substantif « salut »), il n'y a pas d'autre définition. Qu'il soit hébréo-araméen ou d'une autre aire culturelle ou linguistique, le chrétien est celui qui croit que Jésus détient *en lui-même* le pouvoir de vivifier. C'est un critère concret, si l'on peut dire. Ceux qui croient que Jésus est *sous le pouvoir d'un Autre* c'est-à-dire qu'il *ne sauve pas par lui-même* mais intervient simplement comme un surhomme, ou alors croient qu'il est simplement un *modèle à suivre* c'est-à-dire que chacun doit se sauver lui-même en suivant ce modèle, ne partagent pas la foi des apôtres mais des « fois » autres. Et ces « fois » autres, de deux types, dérivent nécessairement de la foi apostolique car l'inverse est impossible : il faudrait que celle-ci ait été une sorte de synthèse entre ces deux types, entre la foi au surhomme et celle au modèle ; même en les additionnant, on ne l'obtiendrait pas. On est donc en face d'une foi chrétienne caractérisée et de deux types de dérivations, également caractérisées.[22] **[23]**

Si Jésus sauve par lui-même, alors il est rationnel d'envisager que le Dieu révélé dans l'Ancien Testament soit présent en lui, car Dieu seul peut sauver-vivifier. « Dieu a visité son peuple », telle est la manière dont les premiers chrétiens (juifs) ont spontanément dit leur foi, conformément aux attentes vétérotestamentaires. La manière dont se dira cette présence se précisera dans le Nouveau-Testament déjà, elle sera même l'objet de débats par la suite, souvent à cause de l'influence des deux dérivations décrites plus haut. Se focaliser sur ces débats – où se mêleront des questions linguistiques, des ambitions personnelles, des

22

questions géopolitiques, etc. – est une erreur qui finit par faire oublier que toutes les Communautés chrétiennes apostoliques du monde se reconnaissent de nos jours pleinement et mutuellement dans leur foi, quoiqu'exprimée en des langues diverses (souvent non transposables de l'une à l'autre, c'est la difficulté).

A la proposition « D » se rattache secondairement la qualification de « chrétiens » donnée à des écrits qui ne le sont précisément pas, car ils relèvent d'une des deux dérivations :

♦ soit présenter Jésus comme un messie en qui Dieu agit comme moteur ou inspirateur extérieur (selon la perspective arienne-messianiste),

♦ soit le présenter comme un guide qui, par compassion, montre comment se sauver soi-même (tel est le cœur de tous les systèmes gnostiques).

De tels écrits ne peuvent pas non plus être qualifiés de « juifs hétérodoxes » : ils sont en effet en opposition également au judaïsme rabbinique (qui le leur rend bien par la malédiction journalière contre les *minim*). C'est pourquoi, en toute rigueur de terme, au lieu d'employer le qualificatif de « chrétiens », il convient de les appeler « postchrétiens » tout simplement.[23] [24]

Les confusions liées aux propositions A, B et C ont conduit à la proposition D. Voici la E.

LA PROPOSITION « E »

Si la foi en la divinité du Christ était une invention tardive, les communautés chrétiennes parlant l'araméen devraient être tardives également et ne pourraient avoir existé qu'en dépendance du christianisme grec, donc pas avant la fin du 3*e* siècle – c'est une nécessité logique. On dira qu'elles n'ont été qu'une excroissance de ce christianisme grec dans l'est syriaque de l'Empire romain, ou la suite de la déportation de quelques populations gréco-romaines dans l'Empire parthe.

On trouve une expression de ce négationnisme de l'ancienneté apostolique des chrétiens d'Orient sous de nombreuses plumes, par exemple celle de Françoise Briquel-Chatonnet dans le livre au titre évocateur *Après Jésus, l'invention du christianisme* (voir note 1) ; elle y évoque une "mise en scène", par les chrétiens d'Orient, d'une "conversion au christianisme" remontant à l'apôtre Thomas (p. 570). Et sous la plume de Paul-Hubert Poirier, on lit que "l'expansion du christianisme" au-delà des frontières de l'Empire daterait du 3*e* siècle, "les chrétiens ayant commencé à utiliser" le latin à la fin du 2*e* siècle, le syriaque au début du 3*e* siècle seulement, et le copte à la fin du même siècle, l'arménien au 5*e* siècle et d'autres langues plus tard encore (p.53) ; n'existaient-ils pas auparavant ?

Ce qui est occulté ainsi, c'est que, depuis le 1*er* siècle jusqu'aux grands massacres de Tamerlan, l'Asie comptait davantage de chrétiens que l'Europe. Sur les douze apôtres, seuls trois (Jacques frère de Jean, André et Pierre) sont allés vers l'Occident, les autres sont allés ailleurs, à l'exception de Jacques le Juste qui, lui, est resté à Jérusalem, considérée comme le centre du monde. Penser qu'il n'existât de chrétiens que dans l'Empire romain avant la fin du 3*e* siècle est simplement le résultat d'un postulat, et ce postulat négationniste s'enracine fondamentalement dans la proposition « A ».

LA PROPOSITION « F »

23

Puisque les Églises syro-araméennes sont présumées n'avoir existé que tardivement, leurs textes du Nouveau-Testament ont donc été traduits des textes déjà existant – donc du grec.

Mais si l'inverse est vrai, c'est-à-dire si le christianisme des origines n'est pas davantage à l'ouest de Jérusalem (dans l'empire romain grec) qu'à l'est (dans l'empire parthe), il devient indispensable de comparer les meilleurs manuscrits grecs et syro-araméens. Et alors, les textes araméens s'avèrent refléter un état du texte bien antérieur aux meilleurs manuscrits grecs, qui apparaissent être l'œuvre de traducteurs (divers au demeurant et dans divers dialectes grecs, telle est la raison principale de l'existence de sept ou huit familles irréconciliables de manuscrits grecs). Ces textes araméens peuvent éclairer notamment la plupart des obscurités des textes grecs ou latins, même s'il y a lieu de penser que les traducteurs ont fait de leur mieux dans le contexte qui était le leur.

LA PROPOSITION « G »

Puisqu'il existait des groupes de langue sémitique tenant Jésus seulement pour un homme, on imagine qu'ils ont précédé les Églises de mêmes langues (araméenne, copte, …) et que ce sont eux qui conservaient le christianisme véritable des apôtres (les chrétiens grecs ayant inventé la divinité de Jésus). On les désigne souvent sous le vocable flou de « sectes judéo-chrétiennes », ou encore de groupes pré-pauliniens ou pré-nicéens. Nous avons vu plus haut en quoi ces qualificatifs sont trompeurs. Comme la foi des apôtres nous est réellement connue par le Nouveau-Testament (ce que nous pouvons comprendre à travers les textes araméens mieux encore que ceux en grec ou en latin), il apparaît que les groupes de langue sémitique ou autre qui parlent de Jésus en opposition à cette foi apostolique sont des groupes clairement post-chrétiens.

CONCLUSION

Les propositions de A à G forment un système logique. Pour cette raison, il suffit qu'une seule de ces sept propositions s'avère contraire aux données de la recherche sérieuse pour que l'ensemble soit invalidé. Or, les raisons ne manquent pas de mettre en cause chacune de ces propositions, en commençant par la première qui est la plus importante – et qui est la clef des autres. Il n'y a jamais eu de « divinisation » de Jésus mais la prise en compte d'un Dieu qui s'est révélé en vue de venir sauver l'humanité, ce que Lui seul peut faire. La question est d'ailleurs ouverte de savoir ce que Dieu va faire encore, une seconde venue du Christ étant annoncée. Il s'agit là d'une autre question, qui n'est pas simple non plus puisque les musulmans attendent eux aussi une seconde venue de Jésus (mais ce n'est pas vraiment la même). On peut comprendre que certains esprits trouvent tout cela bien compliqué et cherchent à ramener leur perception du christianisme à leurs schémas logiques et idéologiques… de A à G.

C'est donc une nouvelle approche cohérente et logique des origines chrétiennes qu'il faut promouvoir et creuser, conformément à la Révélation et aux données historiques et anthropologiques non censurées ou déformées par des postulats.

Édouard M. Gallez

_____

[11] Voir par exemple https://www.eecho.fr/?s=Inde+Chine.

[12] Au hasard, voici un exemple de ce dogmatisme : Muriel Dubié affirme péremptoirement que « dès 170, on traduisit les évangiles du grec en syriaque » (*Après Jésus, l'invention du christianisme*, Albin Michel, 2020, p. 576).

[13] https://www.eecho.fr/evangiles-primaute-de-larameen-exemples/

[14] Cf. Marion Duvauchel, https://www.eecho.fr/larameen-langue-du-monde-ancien/ .

[15] Il existe une petite différence quant à ce quoi l'ouvrier est digne : en Mt 10,10 il est digne de *saybbārā*/grec *trofè*, *nourriture*, tandis qu'en Lc 10,7 il est digne de *'agreh*/grec *misthos*, *salaire*. En araméen, le mot-clef est le verbe šâw'é exprimant l'idée de convenance (rendue en grec par *axios*, *digne*, faute de mieux) : "l'ouvrier est šâw'é (il lui convient, il mérite) sa nourriture" (Mt 10,10 – traduction commentée de la Peshitta par Mgr Francis Alichoran). Mais en grec, ce dont on est digne ne devrait pas être la *nourriture* mais *l'honneur* ou une *récompense-salaire* (comme en Mt 20) ; *axios estin o ergastès tès trofès autou* est clairement un aramaïsme qui indique une traduction.

[16] "Paul avait Tite comme traducteur-interprète, comme le bienheureux Pierre avait Marc dont l'évangile a été composé, Pierre disant et lui écrivant" (Saint Jérôme, P.L. 22, col 1002).Breynaert Françoise, *Jean, un « filet d'oralité »*, éd. Parole et Silence, 2020, 495 p., préface Mgr Thomas Yousif Mirkis, archevêque chaldéen de Kirkouk et Sulaimanyah (Irak) – surtout les pages 69-77.

[17] Les sources qui placent Mt en araméen avant Mc en grec permettent de situer le premier vers 37-38, en vertu du fameux passage du troisième livre du *Contre les hérésies* d'Irénée de Lyon, où il est question de la publication de Mc. Ce passage présente cependant une difficulté puisqu'il semble dire que la communauté de Rome a été fondée par Pierre *et Paul* : cette donnée est inexacte car en 42, Pierre y a fondé seul cette communauté, et comme elle existe déjà, Paul n'a aucune intention d'y aller, écrit-il en Rm 15,22. L'explication la plus probable est que la mention « et Paul » a été ajoutée par un copiste latin en l'honneur de la fête romaine des Sts Pierre et Paul. Voici le texte amendé :
"Ainsi, Matthieu publia-t-il chez les Hébreux dans leur propre langue une forme écrite d'évangile vers l'époque où Pierre [et Paul] évangélisait Rome [jusqu'en 42] et y fondait l'Église. Après *son* départ [*exodos*, *sortie*, qui ne signifie jamais *décès*], Marc, le traducteur de Pierre, nous transmit lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, compagnon de Paul, publia lui aussi l'évangile tandis qu'il séjournait à Ephèse en Asie" (Irénée, *Adv. Haer.*, III 1,1).

Pour justifier une datation tardive de Mc, certains exégètes ont attribué au mot *exodos* le sens de *décès*, de sorte que la publication de Mc soit postérieure aux martyres de Pierre et de Paul, donc après 64. Mais ils sont alors en opposition à Eusèbe de Césarée qui, citant Clément d'Alexandrie († 215) et Papias († ±230), indique clairement par deux fois que Pierre est bien vivant au moment de cette publication-traduction en grec :

"Ils [les auditeurs de Pierre] firent toutes sortes d'instances auprès de Marc, l'auteur de l'évangile qui nous est parvenu et le compagnon de Pierre, pour qu'il leur laissât un livre qui leur fût un mémorial de l'enseignement donné de vive voix par l'apôtre, et ils ne cessèrent leurs demandes qu'après avoir été exaucés… **Pierre … se réjouit** d'un pareil zèle : il autorisa l'usage de ce livre pour la lecture dans les églises. Clément rapporte ceci dans sa sixième Hypotypose et l'évêque d'Hiérapolis, Papias, le confirme de son propre témoignage" (*Hist. Eccl.* II,15 parall. VI,14 6).

[18] Hormis les exégètes travaillant sur l'araméen et connaissant l'oralité, quelques-uns tout de même se sont posé la question des évangiles synoptiques comme *lectionnaires*, ainsi Gordon W. Lathrop, de l'United Lutheran Seminary of Pennsylvania (in *Après Jésus, l'invention du christianisme*, Albin Michel, 2020, p.160). D'autres ont perçu la nécessité d'une « exégèse narrative », ce qui est déjà un premier pas en matière d'oralité.

[19] L'évangile de Jean est organisé selon des structures orales complexes de méditation (dites « en filet »), il n'est pas fait pour « l'annonce – cf. Breynaert Françoise, *Jean, un « filet d'oralité »*, éd. Parole et Silence, 2020, préface Mgr Thomas Yousif Mirkis, archevêque chaldéen de Kirkouk et Sulaimanyah en Irak (notamment les pages 69-77) – ou www.eecho.fr/?s=liturgique et www.eecho.fr/?s=%22en+filet%22 .

[20] Il s'agit en particulier de la légende du moine nestorien Serge Bahira qui aurait reconnu le « prophète Muḥammad » encore enfant et lui aurait transmis sa christologie (présumée coranique).

[21] Gnilka Joachim, *Qui sont les chrétiens du Coran ?*, Paris, Cerf, 2008 (traduit de l'allemand *Die Nazarener und der Koran*, 2005), p.9.

[22] Voir par exemple https://legrandsecretdelislam.com.

[23] Pour l'aspect historique de ces dérivations : Gallez E.-M., *Le messie et son prophète, éd. De Paris, 2005* ; concernant plus particulièrement les traces du messianisme fondamental dans le Coran : Idem, « *"Gens du Livre" et Nazaréens dans le Coran : qui sont les premiers et à quel titre les seconds en font-ils partie ? »* in *Oriens Christianus*, 92, 2008, p. 174-186.

[24] Le concept de « post-christianisme » a été inventé pour désigner le phénomène de « sortie du christianisme » marquant les 19*e* et 20*e* siècles au point de vue des institutions (on parle aussi de « sécularisation ») ; mais il n'y a pas de raison de ne prendre en compte que l'aspect institutionnel. Si l'on considère l'aspect théologique (ou en d'autres termes celui de la foi apostolique), on peut et on doit regarder le phénomène qui commence vers la fin de l'époque apostolique, celui de groupes de judéo-chrétiens qui remettent en question la foi qu'ils tiennent des apôtres, et qui vont s'organiser en groupes et en doctrines opposés aux apôtres (tout en gardant de nombreux traits du christianisme originel).

Ces groupes et doctrines qu'on appellera plus tard sous le vague nom « d'hérésies » sont strictement parlant des contrefaçons (au sens où une contrefaçon est faite pour ressembler au modèle, mais ce n'est plus l'original). Ces contrefaçons, qui constituent exactement les post-christianismes, sont fondamentalement et historiquement de deux types, correspondant aux deux axes du christianisme (et donc aux deux façons possibles de le contrefaire) :



Pour plus de détails, voir www.eecho.fr/deux-derives-de-la-foi-chretienne